

Septante-cinq ans après le coup d'état franquiste... La mémoire historique espagnole de deux écrivains belges : Hubert Nyssen et Vincent Engel

André BÉNIT

Universidad Autónoma de Madrid
Departamento de Filología Francesa
andre.benit@uam.es

Recibido: 18/10/2011

Aceptado: 30/01/2012

Résumé

Il y 75 ans éclatait la guerre d'Espagne. Assurément la Belgique ne fait pas partie des nations littérairement associées à cette tragédie. Et pourtant nombreux sont les écrivains belges à l'avoir évoquée dans plusieurs de leurs œuvres, et ce jusqu'en ce début de XXI^e siècle. Dans cette étude, nous nous ferons l'écho des témoignages de deux romanciers de générations très différentes : Hubert Nyssen (1925) et Vincent Engel (1963). Tous deux s'acquittent en effet d'une mission essentielle dans toute société démocratique : le devoir de mémoire historique.

Mots clés: Belgique, Guerre d'Espagne, Nyssen, Engel

Setenta y cinco años después del golpe de estado franquista... La memoria histórica española de dos escritores belgas: Hubert Nyssen y Vincent Engel

Resumen

Hace 75 años estallaba la guerra de España. Aunque Bélgica no forma parte de las naciones asociadas desde el punto literario a dicha tragedia, muchos de sus escritores hablaron de ella en sus obras, hasta hoy. En este trabajo, difundiremos los testimonios de dos novelistas pertenecientes a generaciones muy distintas: Hubert Nyssen (1925) y Vincent Engel (1963). De hecho, ambos cumplen con una misión esencial en cualquier sociedad democrática: el deber de memoria histórica.

Palabras clave: Bélgica, Guerra de España, Nyssen, Engel

Seventy-five Years After Franco's Coup d'État... Spanish Historical Memory of Belgian Writers Hubert Nyssen and Vincent Engel

Abstract

Seventy five years ago, the Spanish Civil War broke out. Although Belgium was not one of the nations literarily involved in this tragedy, many Belgian writers referred to the war in their writings, and still do, even nowadays. In this article, we will present testimonies of two writers that belong to different generations: Hubert Nyssen (1925) and Vincent Engel (1963). In fact, they both fulfill an essential mission in any democratic society: the duty of historical memory.

Key words: Belgium, Spanish war, Nyssen, Engel

Referencia normalizada

Bénit, A. (2012) "Septante-cinq ans après le coup d'état franquiste... La mémoire historique espagnole de deux écrivains belges : Hubert Nyssen et Vincent Engel". *Thélème*, Vol. 27, 41-56

Sumario: Introduction. Hubert Nyssen (1925-2011). Vincent Engel (1963). Conclusion

Introduction

On se mystifiait comme on pouvait, ce n'était pas drôle en 1937, quoiqu'il ne s'y passât rien, rien que la misère et la guerre (Michaux, 1963: 103).

1937 constitue assurément une année clé pour le monde littéraire francophone belge.

Le 1^{er} mars, sous la houlette de Franz Hellens et de Robert Poulet, quelques grosses pointures des lettres belges de langue française revendiquent leur appartenance à l'aire culturelle française dans le célèbre *Manifeste du Groupe du lundi*, un document dont la lecture provoque quelque perplexité : aucune allusion n'y est faite aux événements qui ébranlent alors le continent européen. Moins d'un mois auparavant, Malaga, où s'illustra une dernière fois l'escadrille Malraux –dont le commissaire politique n'était autre que Paul Nothomb, alias Julien Segnaire (*La rançon*, 1952)–, était tombée sous les assauts meurtriers des franquistes et de leurs alliés mussoliniens ; le mois suivant, ce serait au tour de Guernica et d'autres cités basques d'être rayées de la carte par la légion Condor ! Peut-être le caractère apolitique du *Manifeste* doit-il être imputé à la discordance idéologique de ses signataires et à l'impossibilité de consensus qui dut en résulter...

Quelques mois plus tard, le Goncourt couronne deux fictions de Charles Plisnier : *Mariages*, un roman-fleuve très français, et *Faux Passeports*, cinq nouvelles sur le monde de l'engagement révolutionnaire. Le silence qui, en Belgique, entourait la parution en 1935 des nouvelles « Pilar » et « Carlotta » permet, selon Albert Ayguesparse, d'illustrer ce qu'il présente comme une constante de la littérature romanesque belge à laquelle on refuse « le droit d'être le reflet des luttes idéologiques qui divisent notre société » (Ayguesparse, 1975: 58) ; et de regretter que la guerre d'Espagne n'y occupe pas, à la différence de la France, une place plus large (Ayguesparse, 1977: 237). Incontestablement, plusieurs décennies durant, la Belgique ne fit pas partie des nations associées à la littérature de ce conflit bien peu fratricide ; cependant, au dire de Paul Aron, le drame espagnol contribue « à défaire le carcan d'a-civisme dans lequel la littérature belge demeure enserrée » (Aron,

2006: 173-174)¹. Comme nous le montrerons dans la présente étude, septante-cinq ans après le coup d'État franquiste, la guerre d'Espagne occupe encore une place de choix dans l'œuvre et la conscience d'écrivains belges de générations très diverses. Pour illustrer cette réalité, nous nous centrerons ici sur les témoignages des romanciers Hubert Nyssen et Vincent Engel.

Hubert Nyssen (1925-2011)

«Dans une école primaire où l'on s'éclaire encore au gaz et se chauffe avec des poêles à coke, deux instituteurs hors du commun font germer ce que les grands-parents ont semé. L'un, c'est Charles Hoffman qui consacre le plus clair de son temps à la peinture où il a une réputation déjà. L'autre, d'un pseudonyme – Albert Ayguesparse – signe des poèmes en attendant de publier son premier roman². À l'Exposition Universelle de Bruxelles, découverte des empires coloniaux, des dictatures, des abris anti-aériens et des aéroliers (Nyssen, 1987: 323).»

C'est ainsi qu'Hubert Nyssen³ résume ce que furent pour lui les années 1931-1935. Pour le lustre suivant, il note, parmi d'autres découvertes, celles de l'art lyrique et de Cervantès avec sa grand-mère, des forains et des mineurs avec son grand-père, un professeur engagé dans la militance socialiste ; ainsi que la guerre d'Espagne avec les réfugiés que son père accueille.

Comme nous l'écrivait Viviane Ayguesparse le 1^{er} décembre 2004, les discussions entre Hubert Nyssen et mon père, auxquelles je n'assistais pas, furent sans doute plus littéraires que politiques. Nyssen et mon père devaient être sur la même longueur d'onde mais Nyssen n'avait que onze ans lorsque la guerre civile éclata. Il est permis de faire un parallèle entre les deux hommes : même haine des dictatures, même obsession de la liberté, même combat pour la tolérance.

La Deuxième Guerre terminée, Nyssen entre à l'Université Libre de Bruxelles et milite au Parti Communiste. Avec des camarades, il publie *Trente-deux poèmes de guerre et d'amour*, un recueil préfacé par Franz Hellens. Son poème s'intitule « Il y a des mots que je n'osais pas écrire » : *camarade, prison, rouge, révolution, homme*.

¹ Voir aussi Aron, 1987 et BENIT, 2003 et 2010.

² Il s'agit du roman *La main morte* (1937) à la fin duquel le révolutionnaire finnois Kouva s'en va poursuivre le combat dans les rangs républicains. Ayguesparse (1900-1996) évoquera la guerre d'Espagne dans plusieurs de ses romans, notamment dans *Les mal-pensants* (1979). Voir Bénit, 1999.

³ Né en Belgique en 1925 et naturalisé français en 1976, Hubert Nyssen s'est établi en Provence en 1968, où il a fondé les Éditions Actes Sud (<http://www.hubertynyssen.com>).

Et je n'osais pas écrire RÉVOLUTION
 et cependant j'avais sur mon épaule le poids
 de tous les fusils de Russie et d'Espagne
 et ma bouche suçait la plaie
 et mes ongles griffaient la crosse
 et je caressais les cheveux de Carlos
 dont les nazis avaient brûlé la famille dans le Sud (Nyssen, 1946 : 32-33).

Dans deux courriels qu'il nous envoya aimablement les 22 et 25 septembre 2004, Hubert Nyssen se remémore cette guerre d'Espagne qui, écrit-il, marqua profondément son enfance et son adolescence, dans la mesure où ses parents et leurs amis étaient de fervents défenseurs de la République : « la guerre d'Espagne a marqué pour moi, à la charnière de l'enfance et de l'adolescence, une sinistre ouverture aux réalités du monde. Au moment du Pronunciamiento de Franco j'avais dix ans. J'en avais quatorze quand la guerre espagnole prit fin et que commença la mondiale ». Très tôt, le jeune garçon se rend compte que son père et son instituteur (Albert Ayguesparse) ont sur ce sujet des conversations auxquelles il n'est pas admis et qui, dit-il, « ne pouvaient avoir de répercussion à l'école où, la seule fois qu'il fut question de la Guerre civile, ce fut à l'occasion de l'arrivée dans notre classe d'un jeune gaillard, réfugié espagnol ». Quelques années plus tard, une fois devenus amis, le maître et l'élève parleront de cette guerre « par laquelle commençait la deuxième guerre mondiale » et qu'ils évoqueront l'un et l'autre dans plusieurs de leurs romans. Des souvenirs ? « De petites illuminations », répond-il, « comme en provoque la mémoire quand on la sollicite m'apparaissent évidemment tout de suite ». D'abord la confusion initiale lorsqu'il surprend sa mère recommandant la prudence à son père, lequel, « l'âme et le cœur à gauche » et déjà très inquiet de l'ascension d'Hitler en Allemagne et du succès du rexisme en Belgique, avait immédiatement dénoncé l'agression et fait le rapprochement avec l'invasion de l'Ethiopie une année plus tôt. « Ai-je entendu dire ou ai-je imaginé mon père, tout modeste employé qu'il fût, disant que le fascisme avait déjà commencé la guerre ? Bien que, par la suite, il eût toujours été très discret là-dessus (et jusqu'à sa mort), j'ai soupçonné qu'au moment de la constitution des Brigades Internationales il avait formé le projet d'en être mais en avait été empêché par la pression conjugale ». Ce qui lui revient de ces années trente, c'est, poursuit-il, « de l'ordre des images », comme cette « *fancy-fair* » (fête) organisée à Boitsfort (dans la banlieue bruxelloise) par soutien à la cause républicaine et au profit des réfugiés, en particulier des enfants, qui commençaient à arriver ; la musique aussi, avec des chants républicains, comme *El paso del Ebro*⁴. À la fin de la guerre, Nyssen et quelques camarades rencontrés

⁴ Dans *L'éditeur et son double. Carnets 3, 1989-1996*, à Paris et en date du 19 septembre 1995, Nyssen signale, parmi les premières apparitions de la musique dans sa vie, ce même *chant de la guerre civile qu'écoulaient mes parents engagés dans l'assistance à l'Espagne républicaine* (Nyssen, 1997: 460).

dans la clandestinité formeront à l'Université de Bruxelles un cercle littéraire ; dans leur revue intitulée *Le Portulan*, « avec le souvenir très présent de la Guerre d'Espagne, je fis l'un de mes premiers papiers sur le livre d'Hemingway, *Pour qui sonne le glas*. Mes bons amis de gauche, courageux dans l'ombre des années d'occupation, se révélèrent bien mesquins quand, sans considération pour le livre, ils m'accusèrent d'avoir ainsi fait promotion pour l'Amérique alors qu'apparaissaient les premiers signes de la Guerre froide⁵ ».

Ces événements et d'autres, qui peuplèrent sa jeunesse, alimenteront les récits de Nyssen, notamment son premier roman, *Le nom de l'arbre*, publié en 1973⁶, deux ans seulement avant la mort de Franco ; Ayguesparse, qui l'a initié à l'écriture, lui a enseigné cette « magistrale leçon : “Attends d'avoir vécu davantage, tu écriras à nouveau.” » (De Decker et Nyssen, 2005: 25).

Dans ce récit truffé de réminiscences personnelles et familiales, Nyssen dessine une fresque bien peu flatteuse de la société belge entre 1930 et 1960. Certains des souvenirs évoqués, du moins ceux d'avant-guerre, Louis, le dernier des Quien, né lui aussi en 1925 et dont « plusieurs biographèmes renvoient de façon transparente au parcours de l'auteur lui-même (origines familiales, études, engagement résistant, métier de publicitaire, etc.) » (Denis, 2006: 39), les a recueillis principalement en feuilletant un album de photos ou en conversant avec son père, Pierre. Ces épisodes tournent essentiellement autour du château familial de Westduine et sont dominés par la figure patriarcale du grand-père Jules. Au cœur de cette Flandre foncièrement cléricale et encore moyenâgeuse par nombre d'aspects, parmi les contentieux qui opposent ce bourgmestre franc-maçon et libéral et son fils socialiste, il y a cette guerre d'Espagne dont Pierre – qui redoute qu'elle ne soit contagieuse : « Un pronunciamiento obligerait-il un jour à se battre contre un adversaire de l'intérieur ? » (139)⁷ – se sert pour éveiller la conscience politique de son rejeton.

Évoquant la difficulté de retrouver le *Louis Quien des années espagnoles*, le narrateur se rappelle s'être rendu en famille à une *fancy-fair* organisée au printemps 1937 par le Comité d'aide à l'Espagne républicaine et où des jeunes filles distribuaient des brochures dont « les sombres clichés témoignaient des atrocités franquistes » et dans lesquelles « des dessins d'enfants exprimaient la terreur provoquée par les escadrilles de la Légion Condor » (130). Il revoit aussi, dans le rapide Bruxelles-Ostende, son père, une cocarde républicaine piquée au revers de la veste, commentant la fête avec un autre voyageur – « Une revendication de justice et de bonheur dans une grande dignité... » (134) –, et, à leurs côtés, sa mère Adrienne,

⁵ Pour avoir fait l'éloge de la littérature américaine et en particulier celui d'Ernest Hemingway, Nyssen sera-t-il exclu du P.C. (De Decker et Nyssen, 2005: 18-19).

⁶ Une première version, beaucoup plus longue et non éditée, s'intitulait *L'Homme de gauche*.

⁷ Les citations proviennent de l'édition de 1987.

effrayée par le rire provocateur d'un autre voyageur – un rexiste sans doute –, les implorant de se taire. Et Louis de commenter a posteriori :

Vous avez accepté ce massacre et pour protester contre la non-intervention vous n'avez rien trouvé de mieux que votre *fancy-fair* ! Avez-vous jamais entendu que les Allemands organisaient des kermesses à la bière pour soutenir les nationalistes ? Des bombes et des avions pour les bombes, oui... (134).

Et lorsqu'il aura l'audace d'interroger son père sur son non-engagement dans les Brigades, celui-ci préférera éluder la question. Quant au vieux Quien qui abhorre Franco le clérical mais réproouve tout autant l'anarchie régnant dans le camp républicain et critique les exécutions de curés « dont ils font de dangereux martyrs » (135), il se gausse de son fils et de sa bru qui ont adhéré à une organisation pacifiste dont les membres, estime-t-il, sont juste bons à se montrer généreux lors des collectes en faveur des opprimés – tels les républicains espagnols –, mais nullement prêts à la révolte profonde si l'on en juge par l'amertume avec laquelle ils prédisent l'imminente victoire de Franco, les succès d'Hitler et la résistance du capitalisme.

Dans son récit, où il dénonce la fidélité du ministère Blum au principe de la non-intervention (156) ainsi que la lâcheté, la cécité et l'impuissance de toute une génération, particulièrement patentes lors de la guerre d'Espagne et des années d'occupation, Louis se souvient des premières bombes larguées au littoral en mai 1940, et de leur stupeur de trouver leur maison presque intacte « alors que nous nous attendions à émerger d'un amas de décombres comme si nous nous étions trouvés à Madrid ou à Barcelone quelques années plus tôt » (13), car « Bilbao, Barcelone, Madrid, ces noms continuaient de battre tambour dans la conscience » (219).

Les séquelles de la guerre civile et de la dictature, Louis les percevra notamment au contact des exilés espagnols en Belgique, tel ce Luis Cortal, ancien volontaire dans l'armée républicaine, dont l'existence est à jamais marquée par la destruction traumatisante d'un pont qu'il reçut l'ordre de faire sauter afin de freiner l'avancée des nationalistes mais par laquelle il coupait la retraite aux réfugiés.

Après la Libération, étudiant à l'U.L.B. et membre du Cercle littéraire – fondé à la Faculté des Lettres par quelques anciens et dirigé par des communistes –, Louis participera à une manifestation destinée à protester contre le retour de professeurs ayant sympathisé avec l'occupant ; elle se dissoudra après le barbouillage de la façade de la mission diplomatique espagnole d'injures au « Caudillo qui procédait à des liquidations sournoises au moment où les démocraties n'auraient dû faire de lui qu'une bouchée » (45).

Yves Nordman, le héros de *Des arbres dans la tête*, une biographie romancée publiée en 1982, se souviendra, lui aussi, de cette manifestation au cours de laquelle « les étudiants réclamaient la chute de Franco après celle d'Hitler et de Mussolini » (30), ainsi que de l'exode familial, en mai 40, dans la banlieue toulousaine, au cours duquel son père et lui-même se faisaient rabrouer par les leurs s'ils osaient évoquer « la ligne évanescence et bleue des Pyrénées ou [le] jeu subtil des ocres dans la cité des comtes, comme s'ils avaient raconté des choses déplacées dans la chambre d'un mort » (47).

C'est une expérience fort semblable que Bruno Bonopéra et son ami Charles Miossec, dans *Pavanés et javas sur la tombe d'un professeur* (2004), vécurent pendant l'été 40. Réfugiés eux aussi du côté de Toulouse « au moment où la France, tombée dans les bras d'un maréchal égrota, rendait les armes » (28), ils ont pris l'habitude de faire une promenade en soirée « jusqu'à l'heure où l'obscurité tombait sur les contreforts bleutés des Pyrénées derrière lesquelles venait de s'achever la guerre civile espagnole » (29) ; de temps à autre, Bruno en vient à réciter du Lorca.

Quant à l'éditeur Paul Leleu, dans *Quand tu seras à Proust la guerre sera finie* (2000), lancé dans la rédaction d'une épître en douze chapitres – chacun correspondant à un mois de l'année –, il remonte patiemment le temps « pour poser à des spectres de son passé des questions restées sans réponse » (14). Débutant le mois de juin « avec l'idée que juin était souvent un mois de grabuges et de désordres » (263), il feuillette un almanach, ce qui le fait sauter « de la prise de Bilbao par les franquistes en juin 1937, désastre dans lequel son père avait vu le signe que la descente aux enfers était désormais irréversible, à la capitulation de l'armée française en juin 1940 qui confirma le pressentiment paternel » (264).

« Le spectre de la guerre d'Espagne qui avait donné le signal des grands massacres » (137), Nyssen s'y réfère également dans *L'Italienne au rucher* (1995) ; il y relate la révélation – grâce à des carnets découverts par son fils Jean – de la double vie de Nicolas Mouratov, lequel affirmait avoir eu de bonnes raisons pour choisir la cause républicaine lors de la guerre civile espagnole : « Ce n'était, disait-il, ni à Munich ni à Dunkerque qu'on avait perdu toute dignité, mais avant cela, dans cette Espagne qu'on avait livrée, par lâcheté, à Franco et à ses miliciens. Espagne trahie où il ne remettrait plus les pieds » (97). Pour Jean aussi, encore enfant à l'époque de la guerre civile, l'Espagne, ou plutôt ce qu'il préfère appeler « l'énigme espagnole » – car les carnets de son père ne lui en apprendront pas davantage –, commença « par une fête, un jour d'été de l'avant-guerre » : il se souvient notamment de sa mère l'invitant à déposer de la monnaie « pour les orphelins espagnols » dans des troncs secoués par des quêteurs ; il se rappelle aussi, sous l'Occupation, avoir assisté, chez une connaissance de son père, à un fabuleux goûter et y avoir vu, parmi les enfants attablés, « un qui parlait en râpant les mots et roulait des yeux de lapin pris au collet. Espagnol, m'avait dit mon père. Et orphelin. Ses parents sont morts à Teruel... » (98). Ainsi Jean savait-il de longue date où étaient allées les sympathies paternelles, mais il reconnaît que seule la lecture des carnets raviva en lui un lointain souvenir, celui d'interminables absences de son père dans les années 30, et des efforts déployés jour après jour par sa mère afin que ces disparitions ne lui parussent ni mystérieuses ni inquiétantes. Malgré tout, il lui faut admettre avec frustration qu'il en sait davantage sur les frasques amoureuses de son père que sur ses engagements politiques.

« Je suis convaincu que, pour certaines âmes, il y a le bonheur de l'imposture ». Cette phrase de Barbey d'Aurevilly, Nyssen la place en exergue de son roman *Le bonheur de l'imposture* (1998). À la mort d'Éléonore Korab, son fils Archie tente de reconstituer le portrait insaisissable et fragmenté de la romancière. Plongé dans ses souvenirs, il se rappelle qu'un soir où il dînait, en compagnie de son père, d'un

repas que leur avait préparé celle qui avait dû s'absenter pour un cours de danse, celui-ci avait lancé, indigné : « A-t-on idée de danser quand on meurt en Espagne ! » (28) Parmi les récits de cette Éléonore, il en est un daté de 1962 et intitulé *Le violoniste de Dresde* !

Bilbao, Madrid, Barcelone, Teruel, Guernica, Dresde, Hiroshima,... autant de drames qui se bousculent dans la mémoire de Nyssen et dont quelques-uns se donnent rendez-vous dans deux romans publiés à vingt-six ans d'intervalle : *Éléonore à Dresde* (1983) et *L'Helpe mineure* (2009).

Éléonore à Dresde relate la rencontre de deux êtres à l'identité et à la destinée irrémédiablement tronquées par une guerre : pour Juan Prat Tusquets, alias Jean Pratt, ce fut la guerre d'Espagne ; pour Esther Simon, alias Éléonore Simon, ce fut celle qu'elle annonçait.

En avril 1938, alors que la Catalogne avait été isolée par les troupes nationalistes, Josep Prat Tusquets convainc sa femme de traverser les Pyrénées avec leur fils Juan. Fin décembre, la débâcle républicaine consommée, il put enfin les rejoindre et, grâce à l'aide d'un ancien brigadiste belge retrouvé en France, ils gagnèrent Bruxelles où ils furent pris en charge par un groupe d'entraide, « des gens qui ne se payaient pas d'illusions, [qui] savaient la guerre inévitable, en pressentaient l'issue et se préparaient à la clandestinité » (94-95). Inscrits à l'état civil sous le nom de Pratt, les Prat Tusquets se faisaient désormais passer pour des Belges revenus d'Amérique latine où leurs papiers, falsifiés, indiquaient qu'ils avaient longtemps résidé. Pendant la guerre – « qui était pour lui un second acte attendu » (50) –, Joseph Pratt s'engagea dans la Résistance et y entraîna son fils, lequel, après la Libération, rejoignit à Lyon un oncle « qui avait su se relever dans l'exil » (51). Trois fois par mois, Jean revient en Belgique, dans ce qui reste pour lui la « ville de l'exil » (12), afin d'y donner un cours d'ethnologie à l'Université.

En 1978, lors d'un de ses séjours dans la capitale belge, il fait la connaissance d'Éléonore Simon qui, dix-huit ans plus tôt, fut l'actrice révélation de *Dresde, un soir*, un film dont l'action se situe au cours de cette terrible nuit du 13 février 1945, où la ville allemande fut anéantie et des centaines de milliers de civils ensevelis sous des bombardements alliés sans précédent. Dans cette œuvre – « Un film imaginaire, est-il besoin de le dire ? » (De Decker et Nyssen, 2005: 43) – convertie en film culte, « qui, tels la *Fureur de vivre* ou *Hiroshima mon amour*, marquent une génération en lui révélant de quels fantasmes se nourrit sa sensibilité » (19), la jeune interprète, dont l'identité juive dut être maquillée en 1940 et qui passa l'Occupation cachée dans un pensionnat de bonnes sœurs à Valenciennes, incarnait une jeune juive sauvée du massacre par un déserteur allemand. Paradoxalement, ce premier film, qui avait révélé le talent et la voix miraculeuse d'Éléonore, avait aussi mis un terme prématuré à sa carrière : dans aucun de ses rôles ultérieurs, elle ne put s'affranchir de l'image mythique de l'émouvante héroïne de *Dresde*. Néanmoins, loin de la faire tomber dans l'oubli, cette incapacité à se renouveler n'avait fait que grandir sa légende.

Dès leur première rencontre, fasciné par celle qui « aurait pu camper une passionaria irrésistible – Il se souvenait de son père parlant de ces femmes qui s'étaient

engagées dans les unités combattantes de l'armée républicaine, et qui savaient aussi bien affûter la violence des hommes avant l'assaut que les soutenir dans la retraite et l'humiliation » (149) –, Juan ne peut s'empêcher de faire défiler des séquences de ce film qui l'avait conduit « à une autre vision du monde » (19). Que ne donnerait-il pour résoudre l'énigme de l'existence et de la solitude de cette Éléonore ? Car qui mieux que lui, un rescapé de la guerre d'Espagne, un fils d'exilé républicain marqué par les atrocités de Guernica, de Barcelone ou de Teruel, un être à l'identité éclatée, pourrait percer le mystère de cette femme marquée à jamais par un film sur l'horreur de la guerre, de cette actrice prisonnière d'un rôle et d'un personnage dont l'enfance traumatisée recoupe curieusement la sienne ? La petite roubaisienne contrainte, pour échapper aux Allemands, de maquiller son identité et de vivre les années de guerre dans la clandestinité ne se confond-elle pas avec l'émouvante petite rescapée de Dresde au point que celle-ci portera le nom de celle-là, « comme si le réalisateur avait tout de suite pressenti l'ampleur de l'identification » (29) ?

La rencontre se soldera cependant par un échec. À cette femme qui ne cesse de s'interroger sur le sens du film qui a ébranlé sa vie et ne peut admettre que l'on fasse fi de son passé et de ses racines, Jean avoue s'être aussitôt habitué à son prénom francisé au point de le revendiquer, et insiste « sur le fait qu'après la guerre la persistance du franquisme avait enlevé aux Pratt, en même temps que leurs dernières illusions, l'envie de récupérer leur identité catalane » (96). Toutefois, le rappel insistant et cruel de sa genèse par la rescapée de *Dresde* finira par le culpabiliser :

Elle prenait un plaisir d'essence tragique, en prononçant ce nom, à expulser la jota du fond de sa gorge. *Juan...* [...] – Juan Prat Tusquets, répétait-elle en s'efforçant au juste accent, en mâchant et en savourant chacune des syllabes, Juan Prat Tusquets.

Elle ajouta que si elle avait connu Dresde et l'avait recréée, lui, en revanche, avait eu Barcelone, Teruel, Guernica... (95-96).

Acculé au devoir de mémoire, Jean comprend que, contrairement à lui qui, « de l'Espagne, de la guerre civile, de la Catalogne, des Prat Tusquets, [...] s'était contenté de nourrir sa nostalgie, son écœurement », elle, qui de *Dresde, un soir* avait fait un mythe que n'avaient sûrement pas imaginé les réalisateurs du film, avait réussi, par sa voix et son talent, d'une part à dénoncer cette « expédition punitive la plus meurtrière de la guerre [...], meurtre massif sans justification stratégique » qui « eût été passée sous silence ou presque – et de toute manière considérée comme le juste retour de la barbarie dans un pays qui en avait montré l'exemple », d'autre part, à crier à des millions de gens « l'horreur des tentations apocalyptiques auxquelles on céda de toute part » (97-98).

La guerre civile espagnole et la Seconde Guerre mondiale, Victor Boyer, un des personnages de *L'Helpe mineure* (2009), les vécut en première ligne, avec le sentiment que l'une n'était que le prélude de l'autre. Engagé dans les Brigades internationales dès la fin de ses études de médecine, Victor revint d'Espagne peu avant la chute de Madrid avec, au dire de sa maîtresse Julie Devos, « la certitude qu'un jour prochain l'Allemagne et l'Italie prendraient la France en tenaille » (23) et « la

résolution de ne rien perdre du temps qui nous restait » (30). Le vendredi, à l'heure du déjeuner, il retrouve à la Taverne d'Egmond des amis rencontrés outre-Pyrénées ; dans ce petit cénacle où ils parlent de littérature, de politique et des menaces de guerre, elle est la seule femme admise, mais à la condition de se taire ! Après l'exode, celui qui s'engagera bientôt dans la Résistance ne pourra dissimuler longtemps sa colère de vieux militant, ne sentant pas autour de lui celle qu'il attendait :

À l'occupant, ennemi de la veille, les gens reconnaissent des vertus, l'ordre, la dignité, la tenue, le savoir-faire. Après tout ils sont en train de gagner la guerre, disait-on. Victor, lui, avait dans sa mémoire des enfants déchiquetés par les bombes en Espagne, il ne pardonnerait jamais (35).

À Anvers où elle effectue un remplacement comme professeur d'Histoire de l'Art, Julie le secondera, « avec l'illusion de refaire avec lui sa guerre d'Espagne » (37).

Un soir, à l'Helpe mineure, une vieille demeure sise à Petit-Fayt dans l'Avesnois (Département du Nord) et que Julie, qui s'y est réfugiée après avoir failli être grillée, a baptisée du nom de la rivière qui la frôle, Victor déposera sur la table une petite caisse contenant des photos datant de la guerre d'Espagne. Sur l'une d'elles, elle finira par le reconnaître, « lunettes rondes, barbe courte et déjà l'impassible visage alors que ses compagnons souriaient » ; après avoir hésité, il lui montrera d'autres clichés :

Tu vois, Julie, lui disait-il, on a laissé faire ça. Dans une ville anéantie par les avions allemands, médecins et infirmiers fouillaient les décombres pour retrouver des survivants. Des survivants, il y en avait, disait Victor d'une voix enrouée, mais il aurait mieux valu pour eux qu'ils ne survivent pas (42-43).

Vincent Engel (1963)

Professeur de littérature contemporaine à l'Université catholique de Louvain, chargé d'un cours sur l'histoire de la révolte et des révolutions à l'Institut des hautes études des communications sociales, Vincent Engel est entré en littérature par la publication de deux essais : *Fou de Dieu ou Dieu des fous : l'œuvre tragique d'Elie Wiesel* (1989) et *Pourquoi parler d'Auschwitz ?* (1991). Fils d'un Juif ashkénaze dont la famille fut décimée dans les camps de la mort, Engel accorde, dans plusieurs de ses romans, une attention particulière à la Seconde Guerre mondiale et à ses antécédents, à la Shoah et aux idéologies extrémistes et totalitaires qui déclenchèrent la tragédie.

Dans *Oubliez Adam Weinberger* (2000), qu'il dédie à sa famille Engel et Weinberger, « qui, à son insu, a contribué à la construction de cette fiction », le romancier relate l'« Avant » et l'« Après » dans le parcours tragique de son personnage, un homme né en 1916 dans une famille juive de petits commerçants polonais. L'avant, c'est la reconstruction, par Adam lui-même, de la période qui se clôt sur le départ de sa famille pour ce là-bas qu'il n'évoquera pas, « après les longs trains noirs et gris, après le ghetto » (198). Parmi les événements annonciateurs de la

catastrophe, la guerre d'Espagne, « magistrale esquisse de ce qui attendait le reste de l'Europe » (161). Son oncle Élisha, médecin, qui s'y rendra par devoir, y assistera à l'« ultime défaite de l'espoir avant l'anéantissement d'un monde » (168). L'après, cinq années plus tard, c'est le récit, par autrui, du cheminement entrepris par le rescapé afin de retrouver sa place dans la réalité du monde. Dans le Paris de l'après-guerre, en quête de parents survivants, Adam se rend dans différentes ambassades. La tirade qu'il subit à la représentation espagnole « sur ces *hijos de puta* de communistes qui n'avaient eu que ce qu'ils méritaient », le convainc que seules les ligues d'anciens combattants d'Espagne pourront lui fournir des renseignements utiles : les communistes d'alors ne préféreraient-ils pas « célébrer la victoire récente et se battre pour obtenir des responsabilités dans la France-à-rebâtir, plutôt que de commémorer la défaite espagnole » (217) ?

Après avoir écouté les confessions d'un ancien d'Espagne sur le *bordel* régnant dans le camp républicain et les exécutions politiques qui s'y produisaient – « J'en ai vu tellement, tués par les fascistes voire par certains des nôtres pour des raisons politiques... » (217) –, Adam se rend chez un reporter ayant fait partie des Brigades internationales. C'est dans une boîte à chaussures que Sébastien Morgan conserve sa mémoire et ses souvenirs. Feuilletant ces photos épaisses d'Histoire, Adam fait défiler lentement sous ses yeux « tous ces visages tendus ou souriants, pleurant ou riant, ces scènes de combat ou de répit, de poteaux d'exécution, de villages mi-détruits, mi-vivants » (219). Sur une photo d'un groupe de médecins et d'infirmiers, il reconnaît le visage crispé de son oncle, aux traits chargés « d'une tristesse qu'il ne lui avait jamais vue, même le jour où Hitler avait remporté les élections, comme si ce qui se passait là sous ses yeux, en Espagne, était plus grave, plus désespérant encore » ; sur d'autres, celui-ci semble avoir transmis son amertume à ses compagnons : « On sentait qu'ils sentaient que c'était la fin, même s'ils ne savaient pas au juste la fin de quoi » (220). Morgan se souviendra que ce qui désespérait le plus Élisha, alias Juan, c'était de sauver des dizaines de camarades qui avaient ainsi la chance de se refaire descendre un peu plus tard ! Et puis, ajoute-t-il, il y avait les exécutions parmi eux, de sorte que ce dernier en était arrivé à « se demander s'il rendait service aux blessés qu'il soignait ou s'il n'aurait pas mieux fait de les achever » (221). Une dernière photo le montre près d'un poteau d'exécution, souriant, soulagé de savoir que « ses mains ne seraient plus condamnées à maintenir en vie des cadavres en sursis, dans un univers qui rendait son art et ses espoirs aussi vains et néfastes que ce qu'il aspirait à combattre » (221). Au « Pourquoi ? » d'Adam, Morgan rétorquera que c'était la guerre, « et puis la méfiance, la suspicion... ». Et de lui préciser que, tandis que l'ennemi ne menait qu'une seule guerre – et c'est la raison de sa victoire –, chez eux il y en avait plusieurs en cours, de sorte qu'« on ne savait plus où était notre ennemi le plus redoutable. Ton oncle le savait. La preuve... » (221). Avec Vincent Engel, on est évidemment bien loin de la légende dorée des Brigades internationales ! Au jeune homme incrédule, Morgan confirmera la mort de Juan ; et que personne ne lui demande comment lui-même a pu rester sain et sauf après avoir photographié tout ça, car, dit-il, cette « satanée question », il ne cesse de se la poser « depuis des années, tous les jours, et la nuit aussi » (222) !

Ce personnage fascinant sera l'une des figures centrales des deuxième et troisième parties – « 1919-1943 » et « 1978 » – de *Retour à Montechiarro* (2001).

C'est en 1927 dans le train entre Florence et Naples, alors qu'elle tente en vain d'aller dans l'île de Lipari pour y rendre visite à Ulisse Lungo – libraire, intellectuel antifasciste, communiste et homosexuel, autant de tares qui lui ont valu d'être condamné par l'Etat mussolinien à cinq années de déportation dans cette « île infernale » (364) –, qu'Agnese Della Rocca, 27 ans, fait la connaissance de ce jeune antifasciste belge de 20 ans ; il se présente à elle comme « reporter, envoyé par un quotidien bruxellois pour une série d'images et d'articles sur l'Italie de Mussolini » (366). Au cours des visites qu'il lui rendra en Toscane – il y est accueilli à bras ouverts par le mari d'Agnese, Salvatore Coniglio, un fasciste opportuniste qu'il subjugue par quelques feintes flatteries –, Sébastien lui décrit avec angoisse le mal qui ronge l'Europe... Dès 1932, il lui parle d'Hitler et d'un certain Léon Degrelle, de la lutte contre le fascisme, de la pénurie de militants, de la cécité des gouvernements et des populations. Tout cela, bien sûr, effraie Agnese, mais elle préfère le questionner sur les clichés qu'il entasse déjà dans des boîtes en fer-blanc.

Dans les lettres qu'il lui enverra après un voyage en Italie et en Allemagne au printemps 37, il évoquera à maintes reprises la guerre qui fait rage en Espagne où « les fascistes, là encore, montaient à l'assaut d'un pays libre, comme au Portugal quelques années auparavant, comme en Hongrie, comme sans doute bientôt dans tout le reste de l'Europe » (430). D'Espagne où il finira lui aussi par se rendre, il lui écrira qu'il a troqué son fusil pour son Leica :

Et, sans savoir pourquoi, j'emmagasine des images d'hommes et de femmes, tous convaincus, quel que soit leur camp, d'avoir raison, que tout cela a un sens et que si tu ne tues pas celui d'en face, c'est lui qui te tuera. Des visages qui rient, grimacent, pleurent ; des visages qui ont faim, peur, sommeil. Des morts qui ressemblent au Dormeur du val ; des dormeurs qui attendent la mort. ¡*No pasarán!* – et ils passent. ¡*Viva la muerte!* – et la mort triomphe.

Je devrais renoncer, fuir, revenir près de toi ; mais impossible. Je garde malgré tout l'espoir que cet infect gâchis mettra fin à l'ignominie qui se prépare, que ce qui se passe ici fera réagir les démocraties qui cesseront de laisser le champ libre à Hitler et à Mussolini. Nos ennemis sont espagnols, mais aussi italiens et allemands. Les alliés des républicains espagnols ne sont que des individus écœurés par le fascisme ou des groupes orchestrés par les Soviétiques. Nous sommes seuls et désunis. [...]. Toi comme moi sommes en pleine guerre civile. Et nous ne disposons que de nos yeux et de notre mémoire (439-440).

Le 29 mars 1939, après avoir entendu, sur la « place de la Révolution » de Montechiarro, l'harangue prononcée par une Chemise noire célébrant la victoire de Franco et de ses alliés fascistes contre les judéo-communistes, Agnese écrira dans ses *Carnets* :

Aujourd'hui, un soleil infâme s'est levé sur nos vies. [...].

Aujourd'hui, Sébastien, je sais qu'avec tes compagnons de lutte, en Espagne, la défaite est complète, qui fait pavoiser l'immonde Coniglio et l'univers de terreur et d'horreur qu'il incarne (536).

Quarante ans plus tard, en 1978, Sébastien Morgan est de retour à Montechiarro. Parmi les albums qu'il a publiés, il en est un particulièrement impressionnant, dans

lequel il a collationné de multiples clichés en noir et blanc des différents conflits auxquels il a participé en tant que photographe. Intitulé *Les Saints sans nom*, l'ouvrage ne comprend que des photos de femmes, combattantes parfois, victimes le plus souvent. Il est aussi le seul à porter une dédicace : « À Agnese, souvenir de paix englouti par toutes les guerres que les hommes lui ont infligées ». Pour celui qui fit partie de ce petit groupe d'hommes qui, de l'Espagne aux maquis de France, luttèrent pour la défaite des fascismes en Europe et dans son propre pays – dont la devise devrait être *L'hypocrisie fait la force* (497) –, et qui avouera que seule sa mémoire l'a maintenu en vie pendant et après la guerre, et plus précisément le souvenir de ce village toscan et de ses habitants, l'heure des retrouvailles avec un lointain passé a sonné, le moment de se remémorer cette femme qu'il a aimée comme aucune autre.

À Montechiarro, parmi les rencontres qu'il fera, une des plus marquantes sera celle du jeune Giovanni Carlo, le petit-fils d'Agnese, membre des Brigades rouges, chargé par sa *Nona*, récemment décédée, de lui remettre les carnets où elle relate le drame vécu par sa famille et où Sébastien occupe une place d'honneur. Il lui dira :

Chaque génération croit les réinventer [ces débats] sans voir qu'elle ânonne un credo meurtrier on ne peut plus conventionnel. En Espagne, les révolutionnaires s'étripaient entre eux. De nos jours, vos Brigades rouges se liguent avec la Mafia, comme hier les fascistes, et elles se sont déjà engagées dans un processus d'autodestruction. Ceux qui prennent conscience de cette folie et veulent y mettre un terme sont éliminés. Toute révolution exige de ses acteurs qu'ils l'accompagnent jusqu'au naufrage après avoir, de leurs mains, égorgé femmes et enfants... (587).

Face à ce jeune fanatique dont les certitudes se délitent vite, Sébastien renonce aux discours et aux raisonnements ; il préfère ressortir les clichés pris sur les différents champs de bataille qu'il a parcourus, pour lui relater ses souvenirs de guerre, de l'Espagne au Vietnam. Quelques jours plus tard, un vif échange entre Giovanni et son supérieur ranime en lui de bien tristes souvenirs, ceux « d'une guerre où les ennemis les plus dangereux ne se tenaient pas toujours dans le camp adverse » (673). Apprenant qu'Agnese, qu'il croyait morte depuis des décennies, n'est, en réalité, décédée que quelques mois auparavant, Sébastien regrettera amèrement de ne pas avoir poursuivi ses investigations, conscient qu'il ne faut jamais « se contenter des mots mais exiger des preuves, un corps, des témoins... » (689). C'est alors qu'il se souvient de ce jeune juif, survivant des camps, qui était venu le voir après la guerre et dont il n'a oublié ni le nom ni le regard : Adam Weinberger, qui ne pouvait croire que son oncle était réellement mort sur cette photo et qui n'avait pas forcément tort : après tout, peut-être Juan ne faisait-il que dormir sur ce cliché ! En Espagne, Morgan n'avait-il pas croisé « tant de morts et de vivants dont l'apparence physique contredisait l'état réel qu'il ne savait plus trop les distinguer, et moins encore dans son souvenir » (689-690) ?

Dans la troisième partie des *Absentes* (2006) – « Baptiste Morgan 1985- » – dont l'histoire se déroule en 2006, ledit Baptiste songera à son oncle Sébastien décédé cinq ans plus tôt en Italie et qu'il n'a jamais rencontré.

Poursuivant son interrogation sur le judaïsme et le fascisme, Vincent Engel brosse le portrait romanesque du « grand rabbin laïc » dans *Le don de Mala-Léa*, sous-titré « David Susskind : l'itinéraire d'un Mensch » (2006).

C'est à une époque où le monde se rend progressivement à la barbarie que David Susskind, né à Anvers en 1925, accède à l'adolescence. Le jeune homme saisira vite que la recette recommandée par son maître : prier, être un bon « hassid » et étudier, ne suffira point à contenir Hitler dont l'ombre grandissante n'est pas étrangère, pense-t-il, au décès de son père. Et tandis que les adeptes des délires nazis et fascistes se multiplient, « Suss » ressent « comme une catastrophe » la nouvelle du soulèvement contre la République espagnole. Sans doute n'y a-t-il plus de Juifs en Espagne depuis 1492, « mais un certain général Franco avait appelé à la rescousse les Italiens fascistes et les Allemands nazis, lesquels avaient répondu aussitôt présents et avaient apporté leur aide logistique et militaire » (48). Aussi, sans s'embarrasser « de nuances que les historiens mettraient des décennies à peaufiner », décide-t-il de ranger le commandant suprême des nationalistes espagnols « dans la catégorie du fascisme, au premier rang des forces maléfiques qui menaçaient la paix du monde et plus particulièrement celle du peuple juif » ; dans son cahier d'écolier, d'un crayon rouge et rageur il écrira : « Vive la République ! » (48-49).

Certes, les événements qui bousculent le monde ne l'empêcheront pas de préparer sa *bar-mitsva*, mais le jeune garçon sent que quelque chose dans sa foi s'éloigne : « comment se concentrer sur le Talmud et la Torah quand Hitler faisait une entrée triomphale à Vienne et quand les brimades et les décrets antijuifs se multipliaient dans le Reich agrandi ? « Vive la République ! » Mais elle était à l'agonie. « ¡No pasarán! » Mais ils étaient passés » (49). C'est donc comme l'annonce d'une défaite personnelle qu'il recevra en mars 1939 la nouvelle de la victoire de Franco : « La France avait devancé cette confirmation puisqu'un mois auparavant, elle avait reconnu le gouvernement franquiste et avait désigné Pétain comme ambassadeur » (58-59).

Conclusion

Assurément, les témoignages ici rassemblés confirment que le discours, souvent stéréotypé, sur le non-engagement et l'indifférence des écrivains belges à l'égard des événements qui secouèrent leur continent et leur pays au cours du siècle dernier est plus que jamais périmé. Septante-cinq ans après le coup d'État franquiste et quelque trente-cinq ans après la disparition du dictateur, le souvenir de la guerre d'Espagne reste en effet bien plus vif que d'aucuns n'auraient pu l'imaginer dans les lettres belges de langue française. Le plus bel exemple de cette permanence n'est-il celui d'Hubert Nyssen qui, dans son dernier roman, évoque une fois encore l'impact que la tragédie espagnole eut sur plusieurs générations de citoyens belges et français ? Avec Vincent Engel, la relève de qualité semble magnifiquement assurée.

Terminons en citant un bref extrait de *Quand tu seras à Proust la guerre sera finie*, mais ô combien éloquent sur le rôle essentiel des romanciers dans le devoir de mémoire historique qui incombe à toute société démocratique :

Seul le roman est capable de donner réalité à des vies qui n'ont pas eu lieu, à des ombres, à des spectres, et de rendre une justice inaccessible aux vivants (Nyssen, 2000: 386-387).

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Aron, P., (1987) "La Guerre civile en Espagne et les écrivains belges francophones: étapes d'une réception littéraire" in *Revue belge de philologie et d'histoire*. Vol LXV, n°3, pp. 581-603.
- Aron, P., (2006) "«¡Salud camarada!» : les écrivains belges francophones et la guerre d'Espagne" in *Aden*. n°5, pp. 142-174.
- Ayguespars, A., (1975) *Lettres vivantes, deux générations d'écrivains français en Belgique (1945-1975)*. Bruxelles, La Renaissance du livre.
- Ayguespars, A., (1977) "La mission de l'Écrivain" in *Le bibliothécaire*. n°7-8, pp. 237-238.
- Bénit, A., (1999) "Albert Ayguespars ou la déchirure espagnole" in *Voix de la Francophonie (Belgique, Canada, Maghreb)*. Barcelona, Publicacions de la Universitat de Barcelona, pp. 23-32.
- Bénit, A., (2003) "Les écrivains francophones de Belgique et la guerre d'Espagne" in Boixareu, M. & R. Lefere (éd.), *L'Histoire de l'Espagne dans la littérature française*. Paris, Champion, pp. 727-741.
- Bénit, A., (2010) "La guerre d'Espagne dans la littérature belge francophone contemporaine : une mémoire vivante" in *Aden*. n° 9, pp. 242-257.
- De Decker, J. & H. Nyssen, (2005) *Entretien avec Hubert Nyssen*. Paris, Éd. du Cygne.
- Denis, B., (2006) "Le sujet de l'Histoire" in Durand, P. (dir.), *L'écrivain et son double. Hubert Nyssen*. Liège/Arles, Centre d'étude du livre contemporain/Actes Sud, pp. 35-53.
- Engel, V., (2000) *Oubliez Adam Weinberger*. Paris, Arthème Fayard (Le Livre de Poche, n°30129).
- Engel, V., (2001) *Retour à Montechiarro*. Paris, Arthème Fayard (Le Livre de Poche, n°15462).
- Engel, V., (2006) *Le don de Mala-Léa*. Bruxelles, Tournesol Conseils SA/Luc Pire.
- Engel, V., (2006) *Les absentes*. Paris, JC Lattès.
- Michaux, H., (1963) "Avenir" in *Plume (précédé de Lointain intérieur)*. Paris, Gallimard.
- Nyssen, H., (1946) "Il y a des mots que je n'osais pas écrire" in Cercle Littéraire de l'Université Libre de Bruxelles, *Trente-deux poèmes de guerre et d'amour*. Bruxelles, Cercle Littéraire de l'U.L.B./Presse de Néon, pp. 32-33.
- Nyssen, H., (1982) *Des arbres dans la tête*. Paris, Bernard Grasset.

- Nyssen, H., (1983) *Éléonore à Dresde*. Arles, Actes Sud (Coopérative d'Éditions du Paradou).
- Nyssen, H., (1987) "Hubert Nyssen. La vie, l'œuvre, l'époque. Chronologie établie par l'auteur" in Nyssen, H., *Le nom de l'arbre*. Bruxelles, Les Éperonniers, coll. Passé Présent, n° 53, pp. 323-328.
- Nyssen, H., (1995) *L'Italienne au rucher*. Paris, Gallimard (réédité en 2005 sous le titre de *La leçon d'apiculture*, Actes Sud, Arles).
- Nyssen, H., (1997) *L'éditeur et son double*. *Carnets 3, 1989-1996*. Arles, Actes Sud.
- Nyssen, H., (1998) *Le bonheur dans l'imposture*. Arles, Actes Sud.
- Nyssen, H., (2000) *Quand tu seras à Proust la guerre sera finie*. Arles, Actes Sud/Léméac.
- Nyssen, H., (2004) *Pavanes et jivas sur la tombe d'un professeur*. Arles, Actes Sud/Léméac.
- Nyssen, H., (2009) *L'Helpe mineure*. Arles, Actes Sud/Léméac.